

LA SOCIOLOGIE POSTSOCIALISTE DE RUSSIE FACE AUX DÉFIS ULTRALIBÉRAUX

Igor Masalkov

Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.) | « Sociologies pratiques »

2009/1 n° 18 | pages 139 à 153

ISSN 1295-9278

ISBN 2130573081

Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://www.cairn.info/revue-sociologies-pratiques-2009-1-page-139.htm>

Pour citer cet article :

Igor Masalkov, « La sociologie postsocialiste de Russie face aux défis ultralibéraux
», *Sociologies pratiques* 2009/1 (n° 18), p. 139-153.

DOI 10.3917/sopr.018.0139

Distribution électronique Cairn.info pour Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.).

© Presses de Sciences Po (P.F.N.S.P.). Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

**La sociologie postsocialiste de Russie
face aux défis ultralibéraux**

Igor MASALCOV

La sociologie postsocialiste de Russie face aux défis ultralibéraux

Igor MASALCOV¹

Igor Masalkov propose un bref panorama de la sociologie en Russie depuis sa fondation au début du siècle dernier jusqu'à nos jours. Il montre en quoi la sociologie est intimement liée au contexte politique et économique du pays, quel en a été le coût pour les sociologues, quels en sont les défis pour la discipline et comment les demandes d'une « sociologie pratique » se formulent selon les périodes.

L'émergence d'une nouvelle sociologie de Russie soulève beaucoup de questions sur sa spécificité et son avenir. Le but de cet article est de présenter les grandes lignes de la sociologie en Russie en mettant en relief ses visées pratiques. Notre analyse suppose des comparaisons avec d'une part l'histoire de la sociologie, notamment avant la révolution de 1917 et d'autre part avec les sociologies soviétiques et occidentales. Le développement de la sociologie pratique en Russie ouvre des perspectives stimulantes au regard des défis particuliers de ce pays.

La fondation de la sociologie

Les origines

La sociologie de Russie prend ses origines au tournant du XX^e siècle où le développement du capitalisme se distingue par son dynamisme, l'ouverture vers la pensée occidentale qui se concrétise par un engouement pour la pensée philosophique allemande et la méthode dialectique de Hegel. Les travaux des grands auteurs européens, en particulier ceux de G. Spenser, E. Durkheim et G. Tarde ont été très vite traduits en

1. Sociologue et consultant, maître de conférences à la faculté de sociologie de l'Université d'État Lomonossov de Moscou.

russe et publiés. Pour A. Comte on constatait une certaine réticence de la part de la censure. À cette époque, les intellectuels russes étaient très sensibles aux idées révolutionnaires. Le marxisme en tant que courant scientifique et doctrine politique entre en Russie et prend racine.

N. Kareev publie en 1897 l'un des premiers manuels *Introduction à l'étude de la sociologie*. La Haute École russe en sciences sociales a été fondée par M. Kovalevsky à Paris en 1901 où des sociologues russes mais aussi français donnaient leurs cours. En 1916 est créée la Société sociologique russe alors que la première chaire de sociologie fut fondée en 1911 à l'Institut psycho-neurologique de Saint-Pétersbourg. Quant à la première faculté des sciences sociales et au département de sociologie, ils ont commencé à fonctionner en 1920 à l'Université de Saint-Pétersbourg avec à leur tête P. Sorokin.

À ses débuts, la sociologie russe se distingue par son école subjective².

Le temps des épreuves

Dès sa naissance, mais aussi ultérieurement, la sociologie en Russie a été considérée comme une science contestataire sinon révolutionnaire. Durant le xx^e siècle, elle a connu plusieurs bouleversements : d'abord avec la révolution de 1917, puis dans les années 1930-1940 avec des purges staliniennes qui ont mis à mal les sciences sociales et enfin dans les années 1990 avec l'éclatement de l'Union soviétique et l'effondrement économique.

Peu après la révolution d'octobre 1917 commence la première étape « noire » dans l'histoire des sciences sociales en URSS. Des sociologues qui occupaient une place privilégiée dans la communauté scientifique et même politique et qui critiquaient la pratique idéologique de l'application de la théorie de Marx ont dû quitter le pays. Ainsi, parmi eux P. Sorokin, la future vedette de la sociologie académique aux États-Unis. Ce fut aussi le sort d'un autre sociologue, G. Gurvitch, né à Novorossisk et naturalisé en France en 1928. Aux côtés de G. Friedmann et J. Stœtzl, il a joué un rôle essentiel dans la seconde naissance de la sociologie académique française.

2. Pour des sociologues tels N. Mikhaïlovski, P. Lavrov et N. Kareev, un idéal juste (et par conséquent utopique) et hautement souhaitable fixe les objectifs et donne le contenu aux lois historiques.

Une autre étape « noire » couvre les années 1930-1940. Plusieurs sciences, notamment la sociologie et la psychanalyse d'abord puis la génétique et la cybernétique dans les années 1950, ont été proclamées « fausses sciences bourgeoises » et leur développement a été stoppé pour plusieurs décennies³. Les chercheurs ont subi différents types de répressions : de l'internement dans les camps sibériens à l'interdiction d'exercer leurs activités d'enseignement et de recherche. Les sciences sociales ont ainsi été mises au service du système communiste dirigé par le parti unique et les études théoriques ont été condamnées à interpréter et consolider la théorie du communisme scientifique.

Évoquons un épisode bien curieux dans cette atmosphère soviétique surréaliste de la première moitié du xx^e siècle. G. Friedmann, philosophe et sociologue français, passionné par l'URSS approfondit sa connaissance de la langue russe et effectua ses enquêtes sociologiques dans des usines automobiles soviétiques. La question qu'il se posait était la suivante : « Dans le système productif socialiste, l'aliénation peut-elle exister ? » D'abord sympathisant du régime, le jeune sociologue marxiste formé à l'École normale supérieure fut fortement marqué par les purges politiques, ce qui le conduisit à une rupture douloureuse et silencieuse avec le régime stalinien puis avec le Parti Communiste Français. Son désengagement actif se doubla d'une réflexion théorique importante, le conduisant notamment à « une prise de conscience progressive des limites du marxisme appliqué aux sciences sociales ».

Les années 1950-1970 : la renaissance

La sociologie en URSS a eu sa renaissance à la fin des années 1950, pendant le « dégel de N. Khrouchtchev ». En 1956, les chercheurs soviétiques ont participé pour la première fois au congrès de l'Association internationale de sociologie. Cette année marque aussi leur participation à un projet de grande envergure internationale sur l'impact de l'automatisation sur le contenu du travail et la structure sociale. Entre 1957 et 1961, deux cent dix-sept philosophes et sociologues étrangers ont visité l'Institut de philosophie à Moscou. Au sein de l'Académie des sciences, la sociologie a obtenu son statut institutionnel en 1968 avec la création

3. En 1929, lors d'une discussion en Académie communiste, la sociologie a été proclamée « fausse science inventée par un réactionnaire français, A. Comte ».

de l'Institut d'études sociales concrètes. Cet institut est devenu la structure centrale de la recherche sociologique. En son sein furent conduites des études de terrain (dont les résultats portaient souvent la mention « à diffusion restreinte ») qui ne prétendaient pas inventer une nouvelle théorie sociale mais interrogeaient le marxisme-léninisme. Au fil des années-1980, le nom de l'Institut se transforma, en lien avec le statut de la sociologie. C'est ainsi qu'il a été renommé en 1989 : Institut de sociologie. Il convient de noter que dans la hiérarchie institutionnelle de l'Institut de sociologie, les philosophes ont été assez largement favorisés. Ceux qui maîtrisaient l'anglais avaient un avantage supplémentaire car dans les années 1960-1970 les sociologues soviétiques ont entretenu des relations privilégiées avec des collègues de pays anglo-saxons.

Le modèle de la sociologie empirique soviétique a été en grande partie influencé par le modèle américain. La pensée de Merton et de Parsons postule l'enchâssement de trois niveaux de savoir social. Ce modèle a été reproduit par la sociologie soviétique sous la forme suivante. Le premier niveau est occupé par la théorie marxiste-léniniste en tant que théorie la plus générale ; le second, par les théories sociologiques « moyennes » : sociologie du travail, sociologie de la structure sociale, sociologie de la famille... Le troisième niveau, représenté par des études empiriques basées sur les enquêtes et les études appliquées à la modernisation de l'appareil productif, devait y occuper une place importante. Cette sociologie recourait majoritairement aux enquêtes par questionnaire et aux méthodes quantitatives de recueil et de traitement des données « à la Lazarsfeld ».

Le rôle de la sociologie française à cette période fut moins prononcé. Le lecteur français sera intéressé de savoir que G. Friedmann, au travers de sa contribution à la sociologie industrielle en France (*Où va le travail humain ?*, *Le travail en miettes* ou encore le *Traité de sociologie du travail*), a influencé la seconde naissance de la sociologie du travail en URSS. Ses réflexions sur la place du travail et des loisirs dans la vie d'un ouvrier, confrontées à celles de J. Dumazedier, ont marqué l'œuvre de V. Yadov, l'ancien directeur de l'Institut de sociologie moscovite.

La compétition entre les deux systèmes sociopolitiques a conduit à une nette prise de conscience. La sociologie devait appuyer les performances économiques et technologiques du régime soviétique. Le terme « sociologie pratique » n'était pas en vigueur à cette époque mais l'idée d'une telle mission était latente en URSS depuis les années 1920 quand

les dimensions cardinales du taylorisme et du fayolisme furent empruntées sous la forme de l'organisation scientifique du travail⁴.

Comme à ses débuts, la sociologie russe de l'après-guerre fut considérée par le pouvoir comme une science contestataire qu'il fallait contrôler. Dans les années 1960-1970, beaucoup de ses membres, de par leurs prises de position, furent marginalisés par le Parti ou censurés. C'est fut le cas de Y. Levada, considéré comme l'un des fondateurs de la sociologie en Union soviétique. Étranger à tout compromis d'ordre politique, il fut en 1969 déchu de sa chaire à l'université de Moscou et privé de son titre de professeur pour « erreurs idéologiques ». Ses ouvrages furent mis au pilon et pendant de nombreuses années il fut interdit de publication. A. Zinoviev dont les sujets d'étude n'étaient pas reconnus dut quitter le pays. Par contre, lors de la perestroïka, ces sociologues accédèrent à une pleine reconnaissance scientifique et institutionnelle. Levada créa ainsi en 1987 le Centre d'études de l'opinion publique.

Jusqu'à la fin des années 1980, l'Institut de sociologie de l'Académie des sciences de l'URSS joua un rôle prépondérant dans la recherche. Néanmoins, les facultés de philosophie avec leurs départements de communisme scientifique ont conservé une position dominante dans la formation des sociologues. Cette polarisation entre la recherche et la formation reflétait des rapports de force au sein de la sociologie de Russie et créait de fortes tensions entre deux institutions respectables.

La sociologie était également présente dans les rares chaires et laboratoires de recherche des universités de Moscou et de Leningrad, ainsi que dans les laboratoires de recherche des écoles du Parti et de la Jeunesse communiste. Les grandes enquêtes statistiques sur le mode de vie soviétique, comme contrepartie des recherches en Occident sur la qualité de vie, furent favorisées.

Les recherches appliquées conduites en lien avec le développement économique étaient menées dans les laboratoires de recherche et les départements de travail des grandes usines où les sociologues travaillaient conjointement avec des économistes, des psychologues. À l'époque soviétique, la profession de sociologue avait des frontières très floues. L'absence de diplômes professionnels ainsi qu'un marché du travail non spécifiquement associé à la sociologie expliquaient sa faiblesse.

4. Une étude remarquable sur l'introduction du taylorisme dans l'appareil productif socialiste a été faite par le sociologue français R. Linhart.

Un aspect moins connu en Occident de cette étape où la sociologie s'est fortement développée est la « critique des théories bourgeoises en philosophie et en sociologie ». L'objectif était du côté officiel de prouver la supériorité de la pensée sociale marxiste et de l'autre côté, non formalisé, de combler des lacunes dans les connaissances des théories occidentales. Ces travaux ont produit un double effet. Ils ont d'une part contribué à présenter des ouvrages que tous les intellectuels russes n'avaient pas eu la possibilité de lire⁵. D'autre part, des auteurs occidentaux acquéraient ainsi une reconnaissance grâce à leurs concepts plus élaborés et plus opératoires.

La « sociologie pratique » au service du défi socialiste

Dans les années 1960-1980, avant la perestroïka, la sociologie fondamentale soviétique étudiait plus particulièrement le travail tant dans son contenu que dans ses dimensions sociales. Le développement harmonieux des collectifs de travailleurs et de la personnalité de leurs membres était présenté comme l'une des tâches primordiales du socialisme. Cette thèse, proclamée à tous les niveaux, nous rappelle le romantisme socialiste, qui était d'ailleurs inspiré par les utopistes du XIX^e siècle et partagé par beaucoup d'intellectuels français. Nous retrouvons du reste cette adhésion à travers maints tableaux de Fernand Léger, artiste alors très prisé en URSS.

Dans le système soviétique, l'appareil industriel était composé de grandes unités, qui n'étaient pas seulement des entités de production, mais jouaient aussi un rôle dans le domaine social, essentiel pour les salariés, leur famille, ainsi que pour la population locale. Cette sphère sociale de l'usine englobait des infrastructures : cantines, jardins d'enfants, établissements médicaux, logements, maisons de vacances, etc. De multiples enjeux s'entremêlaient dans cette démarche : développer une politique sociale, mâtinée de paternalisme, former une communauté forte afin de fixer la main-d'œuvre...

Si la sociologie appliquée vise la compréhension des problèmes essentiels de la société et les voies de leur rapide résolution, la sociologie

5. Ainsi l'auteur de ce texte a fait au début des années 1980 une traduction « sauvage » du livre de M. Crozier « On ne change pas la société par le décret » qui circulait sous forme de polycopié.

pratique s'entend comme une intervention basée sur des connaissances psychosociologiques. Leur expansion après les années 1970 apparaît remarquable. Parmi les réalisations les plus connues dans le cadre de la sociologie industrielle appliquée, mentionnons l'élaboration de programmes de développement social collectif, celle de projets sociaux dans des villes récemment créées autour d'une usine ou d'un centre de recherche, la motivation par le salaire, l'utilisation des jeux pour faire progresser les innovations organisationnelles, l'analyse du climat socio-psychologique dans les collectivités de travail, l'évaluation et l'élection des contremaîtres, la stabilisation du personnel, le développement d'horaires flexibles au travail, la gestion de la carrière des jeunes travailleurs, la protection de la santé. Lors de rencontres avec les collègues sociologues occidentaux, ceux-ci manifestaient un grand intérêt pour les expériences de gestion sociale des usines soviétiques⁶.

Nouvelles coopérations et nouveaux champs

Dans les années 1990, la conversion de la sociologie soviétique en sociologie russe s'avéra très douloureuse. D'un côté, les sociologues russes subirent en effet les transformations liées à la modification des cadres institutionnels de la sociologie. Depuis 1988, la sociologie développe ses activités au sein de nombreuses universités ; elle a ses propres facultés, ses diplômes, ses statuts scientifiques. Elle est également active dans les centres privés de sondages, de marketing politique et de conseil au sein des grandes entreprises commerciales. Mais d'un autre côté, la commande publique pour la recherche devient quasi inexistante. En effet, la sociologie avait perdu tout intérêt aux yeux du gouvernement ultralibéral. L'attention de celui-ci était absorbée par le gaspillage des biens publics et les spéculations bancaires auxquels il participait par le système de protection politique et par le copinage. La survie des sociologues universitaires et académiques dépend de leur capacité à obtenir des financements auprès des fondations telles que Soros, MacArthur, Ford, INTAS, TACIS. Le marxisme-léninisme et ses objets centraux, notamment les ouvriers, ont complètement perdu leur primauté. De nouveaux

6. L'auteur de ce texte fut bien étonné quand en 1998 sur l'initiative de Renaud Sainsaulieu, professeur à l'IEP de Paris, lui a été faite la proposition de tenir une conférence sur la gestion sociale dans les usines soviétiques et la force des symboles socialistes dans la sphère du travail.

sujets de recherche liés à la question sociale et inspirés par des collègues étrangers sont alors apparus. Citons notamment les stratégies de survie chez les mineurs dans les régions sinistrées, projet dirigé par un Anglais, Simon Clark, les créateurs des petites entreprises, recherche portée par les Français Yvette Lucas et Claude Dubar, la politique de l'emploi et la condition féminine, projet piloté par une Anglaise, Sarah Ashwin, la mobilité sociale en Russie durant le xx^e siècle, étude dirigée le sociologue français Daniel Bertaux, les relations entre l'armée et la société, étude encadrée par Lucien Mandeville, l'avènement du marché et de l'économie souterraine, projet piloté par l'Anglais Theodor Shanine.

Dans les années 1990, beaucoup de jeunes sociologues russes sont partis à l'étranger pour faire un stage, un doctorat. La destination choisie pour cela était fréquemment la France, l'Angleterre et les États-Unis. En général, les premiers avaient comme références aussi bien théoriques que politiques les relectures de P. Bourdieu ou A. Touraine, parfois à la lettre. Ainsi la « guerre des chapelles » sociologiques en France se jouait en Russie lors des batailles méthodologiques que se livraient notamment les bourdieusiens et les tourainiens. Néanmoins, ses coopérations ont engendré des changements considérables dans le vocabulaire sociologique russe, le rendant dynamique et plus ouvert sur le plan international.

La sociologie et l'entreprise

Dès les années 1990, la sociologie pratique russe commence à manifester un double intérêt pour l'entreprise car il s'agit pour elle d'un objet nouveau. En effet, jusqu'alors pour les sociologues russes les usines soviétiques qui produisaient pour le Plan ne s'occupaient guère de la commercialisation et ne pouvaient être considérées comme les entreprises. En outre, la nouvelle entreprise russe change radicalement en essayant par tous les moyens possibles de s'inscrire dans le contexte mouvant de la globalisation qui aborde graduellement et parfois imperceptiblement tous les aspects de notre vie. *De facto*, les producteurs russes ont déjà perçu dans toute leur ampleur les « charmes » de la concurrence internationale. Un certain temps sera néanmoins nécessaire pour qu'ils prennent conscience que leurs entreprises sont déjà assujetties au droit international. Cependant, des débats se sont déjà engagés à propos de la mise aux normes sociales occidentales de la production des marchandises exportées vers l'Ouest.

Pour les sociologues russes, l'entreprise en qualité de nouvel objet sociologique émerge à la fin des années 1980 quand est prise la décision de l'élection des directeurs. Cette réforme contribua grandement à la déstabilisation du système totalitaire. Pour la première fois, aux moments les plus dramatiques de batailles électorales, des sociologues furent invités dans les entreprises du secteur militaro-industriel, auparavant inaccessibles, pour étudier la tension sociale et les conflits. Parmi ceux-ci, et à titre d'exemple, on peut mentionner le mouvement d'opposition dans les usines d'électronique de la technopole de Zelenograd. Par des manifestations spectaculaires – une chaîne humaine d'une longueur de vingt-cinq kilomètres de la porte de l'usine jusqu'au Kremlin –, l'élite technique a contribué dans une large mesure à l'arrivée de Boris Eltsine au pouvoir.

Durant les années 1991-1996, la production de l'industrie russe a diminué en moyenne de 50 % ; cette baisse fut certes variable selon les branches, les régions, les entreprises. L'industrie avait alors un besoin crucial de dirigeants-entrepreneurs. Beaucoup de grands dirigeants industriels demeuraient frileux face à l'économie de marché. Ils étaient peu au fait des nouvelles règles du jeu et peu disposés à s'aventurer dans des initiatives risquées. L'industrie russe avait donc incontestablement un problème d'hommes qui entravait son décollage.

Dans les régions, les administrations locales s'avéraient attentives à la participation des entreprises russes et étrangères à la vie sociale de la population. Les entreprises, quant à elles, surtout quand leurs effectifs ont diminué, ont tenté de se débarrasser de ces activités.

La privatisation fut un autre obstacle qui rendit difficile pour les chercheurs russes l'accès aux entreprises, c'est pourquoi certains collègues russes s'engagèrent dans la voie du cumul des professions de sociologue et de consultant en gestion.

Comme nous l'avons déjà noté, dans les années 1990 l'étude des entreprises russes est souvent portée par des collègues anglais et français. Ces collaborations favorisent puissamment la professionnalisation des sociologues russes. À l'opportunité de ces échanges, nombre de sociologues russes délaissent les approches strictement quantitatives au profit d'analyses plus qualitatives notamment à caractère ethno-méthodologique. La méthode de l'étude de cas – *case-study* – devient la méthode principale. De nouveaux centres d'intérêt apparurent en lien avec le changement des régimes de propriété. Les grèves, la création des entre-

prises, la place de la femme dans le business... firent l'objet de nombreuses recherches.

Les découvertes les plus inattendues eurent lieu dans les entreprises du complexe militaro-industriel en conversion ; là, « la production des casseroles » devient plus rentable, que « la production des fusées » ; ici, le département des ventes l'emportait sur les ateliers de production. Néanmoins, sociologues et directeurs russes constataient que le retour de l'ordre social qui était en place dans les usines soviétiques n'était plus possible. (À cette époque soviétique, à partir d'une décision du Comité régional de parti ou de l'encadrement supérieur de l'usine, on pouvait envoyer l'excédent de main-d'œuvre non qualifiée pour récolter les pommes de terre.)

L'état de la sociologie russe aujourd'hui

Dans quelle situation se trouve aujourd'hui la discipline ? Le bilan est complexe et recouvre des réalités qui sont assez proches de ce qui se passe sous d'autres latitudes.

En termes strictement institutionnels, la discipline se trouve aujourd'hui relativement bien intégrée. Elle a réussi à consolider une structure organisationnelle complexe et elle a expérimenté le processus de Bologne avec la diversification institutionnelle des niveaux de l'enseignement. Le nombre de manifestations et de publications a significativement augmenté. Sa présence dans la sphère publique, particulièrement dans les médias et dans l'État, est aussi plus significative qu'autrefois. Ainsi, dans les mass media et surtout dans les débats télévisés émerge le profil du sociologue intellectuel ; il semble l'emporter sur celui de l'académicien ou du sociologue praticien.

On observe par ailleurs un autre déplacement : l'abandon des « grands problèmes » tels qu'ils étaient définis au cours de l'époque soviétique : réduction de la distance sociale entre la ville et la campagne, entre le travail physique et intellectuel... À l'inverse, les efforts des sociologues se concentrent sur des questions relatives à l'exclusion sociale plus circonscrites : les mères célibataires, la déformation de la personnalité, la corruption, la pauvreté stagnante, les immigrés...

Enfin, l'émergence de l'économie de marché avec les études de styles de marketing a entraîné un changement dans les méthodologies de la discipline. Bien qu'une grande partie de la littérature soit fondée sur

des approches traditionnelles faisant appel aux instruments déjà classiques de la recherche sociale, une autre partie a recours à des approches « relativement marginales » : les histoires de vie, les techniques de collage, etc. Ainsi, les enquêtes quantitatives traditionnelles sont progressivement complétées par des études centrées spécialement sur le témoignage donc plus proches du vécu des populations étudiées. L'intégration de la photo et de la vidéo dans l'examen de l'expérience sociale permet aussi d'appréhender la dimension « quotidienne » de l'expérience des nouvelles exclusions.

Nous souhaitons souligner un phénomène important, à savoir la volonté d'intégration des chercheurs russes s'occupant des problèmes pratiques dans la communauté scientifique internationale. Le constat des difficultés rencontrées par l'équipe de Vladimir Poutine qui se heurte déjà à la nécessité du développement du potentiel industriel du secteur secondaire relance incontestablement l'intérêt de l'État et de la société civile envers le développement technologique et social de l'entreprise russe. Cette exigence nous paraît de nature à donner une impulsion majeure car nécessaire au développement de la sociologie pratique et à celle de l'entreprise. Dans ce sens, les entreprises occidentales installées en Russie, surtout en province, donnent un bon exemple de management général et de gestion du social en particulier : en proposant des programmes de formation continue, la transparence de la comptabilité, le respect des horaires et des congés...

Une quête d'identité et de reconnaissance

Évoquons enfin un aspect moins connu en Occident : la question identitaire du peuple russe qui, en Russie, suscite de nombreux débats. Elle a refait surface dans la période postsoviétique en réponse à la russophobie perçue par les Russes chez les Occidentaux, au travers notamment de la globalisation économique et de l'extension de l'OTAN. Les sociologues tentent d'analyser les effets de la nouvelle situation ultralibérale sur l'identité sociale des gens, leurs formes d'autoperception et d'autoreprésentation, leurs croyances et leur système de valeurs. Aujourd'hui, une hypothèse s'esquisse (J. Billington, 2004) : l'identité russe ne pourra être vécue de façon positive que si les Russes arrivent à synthétiser de façon harmonieuse les institutions politiques et économiques occidentales avec la réappropriation des dimensions morales et

religieuses de leur propre culture. La sociologie russe peut servir comme un instrument susceptible de soutenir des transformations de ce type.

Annexe : Quelques données récentes

Il existe des données spécifiques agrégées concernant les établissements de l'enseignement supérieur délivrant en Russie les diplômes de sociologie, d'anthropologie sociale et du travail avec les jeunes. En 2008 on recense 5 facultés de sociologie, 159 chaires dans les établissements de l'enseignement supérieur, dont 120 en sociologie, 27 en travail avec les jeunes et 12 en anthropologie sociale.

La plus grande faculté de sociologie fonctionne à l'Université d'État Lomonosov à Moscou. Elle compte environ 1 700 étudiants, dont 200 étudiants en thèse et 300 étudiants étrangers ; elle rassemble 182 enseignants-chercheurs.

home@home.soc.msu.su

Références bibliographiques

- BILLINGTON J. (2004), *Russia in Search of Itself*, Baltimore/London, Johns Hopkins.
- Construire les modes de coopération durable avec la Russie*, (s.d., Édouard Stacke et Gilles Forestier), Paris, 100 WAYS, 2008.
- DURAND C. (1997) (s.d.), *Management et rationalisation. Les multinationales occidentales en Europe de l'Est*, Bruxelles, De Boeck.
- Sociologie visuelle*, in Inter : interaction, interview, interprétation, numéro spécial, Moscou, 2007.
- Sotsiologuia v Rossii* (La sociologie en Russie), Moscou, Éd. Yadov V.A., 1998.